

placé l'autel des holocaustes et la mer d'Airain, vaste réservoir hémisphérique destiné aux ablutions.

Le parvis extérieur, de cinquante coudées de long, appartiendra aux Israélites, et une troisième enceinte, appelée Parvis des gentils, d'environ six cents coudées sera laissée aux prosélytes vivant parmi le peuple Juif et aux étrangers de toutes les nations qui viendront à Jérusalem. Des portes placées en face les unes des autres, aux quatre points cardinaux donneront accès par tous les côtés dans ces diverses galeries, au centre desquelles le Temple apparaîtra comme le monument de la foi d'Israël et des espérances du monde.

* **

Jamais, en effet, la foi nationale du peuple de Dieu ne s'était affirmée avec plus d'éclat et ne s'était traduite dans un monument plus digne d'elle.

De tout temps, il s'est élevé dans le monde des édifices grandioses et aux proportions gigantesques, auxquels des princes ont attaché leur nom et la gloire de leur règne. Cependant, leur construction laissa presque toujours indifférente autour d'elle la multitude qui voyait en passant se dresser leurs assises successives. Ces monuments étaient pourtant en réalité un produit national et le fruit de l'impôt ; mais là s'arrêtait cette nationalité toute abstraite et trop onéreuse. La main de l'ouvrier qui les élevait était une main mercenaire ; elle n'attendait de sa tâche que le salaire de chaque soir. Le cœur du peuple, ses aspirations, ses espérances, ses désirs et ses allégresses n'étaient point attachés à ces froides pierres, à ces sculptures mises au concours, à ces bronzes ou à ces marbres plus ou moins habilement décorés.

Mais, pour le Temple de Salomon, on sent que l'âme du peuple est là tout entière. C'est le peuple qui apporte spontanément ses offrandes pour la décoration du monument, c'est lui qui fournit par milliers des bras pour extraire des carrières, tailler, polir, et transporter ces blocs énormes, c'est le peuple qui a mesuré toutes les dimensions de l'édifice, qui en a énuméré toutes les richesses, qui conserve dans sa mémoire le détail de chaque ornement, qui a compté toutes les palmes jetées aux pieds de Jéhovah, toutes les guirlandes de fleurs effeuillées devant sa majesté, toutes les grappes de grenades épanouies en l'honneur du Dieu de la terre promise, du Dieu qui a donné aux fils d'Israël une patrie où ruissellent le lait et le miel.

Le Temple de Salomon est réellement le Temple des Hébreux, c'est l'affirmation nationale de la foi, de la mission et des espérances de tout un peuple.

O Seigneur Dieu ! si l'âme ne t'avait pas pour consoler sa vie, qu'il serait donc intolérable le poids de l'existence sur les épaules d'un mortel ! Il vient une heure à laquelle s'éteint tout regard aimé, à laquelle toute main se retire et se glace, à laquelle tout cœur semble vous avoir abandonné pour jamais. Ah ! si à cette heure désolée où le cœur bat encore, comme une montre oubliée dans une chambre vide, dont les hôtes sont partis, les volets fermés et les meubles vendus, si, à cette heure, l'homme ne t'appelle pas, Seigneur, pour repeupler le désert de la pensée, illuminer sa vie et raffer son cœur, cet homme a trop vécu.

JEAN LOISEL

PORTEZ ARMES ! PRESENTEZ ARMES !

Nous sommes dans une des grandes villes du midi de la France, à l'époque de l'expulsion des religieux.

Dans la journée on avait appris que les Jésuites—ils méritent bien d'être les premiers à l'honneur—allaient être expulsés les premiers, au besoin par la force *manu militari*.

Immédiatement les personnages les plus importants de la cité se rendent chez les Pères pour se mettre à leur disposition, les consoler, et les assister de toute manière, dans cette cruelle épreuve.

De leur côté, les jeunes gens, et parmi eux un grand nombre d'étudiants en droit et en médecine, établissent leur quartier général dans une maison située en face de la Communauté. Ils sont là, garde d'honneur des Jésuites, pour les escorter à leur sortie et les défendre, si besoin est, contre toute manifestation hostile.

Jusqu'à la nuit les visiteurs ne cessent d'affluer chez les Pères, que tous estiment ou affectionnent ; autour de la maison stationne une foule attristée et sympathique, ne pouvant arriver à comprendre le crime de ces religieux qui n'ont fait que du bien.

Voici la nuit ; on se dit : l'acte infâme est remis à demain ; veillons cependant, veillons en force, car de quoi ne sont pas capables les crocheteurs ?

Et pendant que plusieurs notables—un sénateur, des députés, des membres du conseil général, le batonnier de l'ordre des avocats pour avoué, restent dans la Communauté pour y passer la nuit, les jeunes gens de plus en plus nombreux à mesure que les heures s'écoulent, se tiennent à leur poste d'honneur.

Par les fenêtres, on peut voir les cellules et la chapelle particulière de la Communauté. Des Pères, les uns rassemblent quelques menus effets, les autres regardent avec douleur cette pauvre chambre dont on va les arracher ; ceux-ci disent l'office, ceux-là prennent les conseils des légistes. Après minuit la plupart de ces victimes s'empresment de dire leur messe, ne sachant pas si le jour qui allait se lever leur permettrait d'accomplir cet acte de leur saint ministère.

Le jour commence à poindre.

Aussitôt la foule revient stationner devant la Communauté ; elle va sans cesse en grossissant et bientôt les abords de la Communauté et les deux rues qui y aboutissent sont complètement encombrés.

Elle est calme, cette foule ; elle est triste, toute sympathique aux Pères. Ce n'est pas elle qui fera la démonstration annoncée ; elle est là pour témoigner son dévouement et ses regrets.

On entend les pas d'une troupe en marche, le cliquetis des fusils, et bientôt, on voit paraître une forte escouade de gendarmes. Ces braves, ces soldats d'élite, qui défendent, d'ordinaire, tout ce qui est bon, tout ce qui est grand, tout ce qui est saint, ont l'air honteux et humiliés du triste rôle qu'on va leur faire jouer. Eux aider à l'expulsion de reli-